



## Jules Janin (1804-1874)

Olivier Bara

### ► To cite this version:

Olivier Bara. Jules Janin (1804-1874). La Civilisation du journal. Histoire culturelle et littéraire de la presse au XIXe siècle (1800-1914), Nouveau monde éditions, pp.69-75, 2011. hal-00918885

**HAL Id: hal-00918885**

**<https://hal.science/hal-00918885>**

Submitted on 16 Dec 2013

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## JULES JANIN (1804-1874)

« Prince de la critique », Jules Janin s'est vu attribuer la première place dans l'ordre protocolaire des feuilletonistes dramatiques du <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle. Par la durée de son règne, cette place est sans doute méritée. Barbey d'Aurevilly préféra voir en lui le fou du roi, doté d'un esprit « mi-parti de brillant et de sérieux », capable de faire entendre sous ses « joyeuses folies », « un grand bon sens » [27, t. VI, p. 141]. Prince ou fou, juge souverain, amuseur, jaseur ou moraliste, Janin impose dans le journal la figure du polygraphe protéiforme.

La carrière journalistique de Janin se serait jouée un soir de juin 1824 à l'Opéra-Comique : invité dans la loge d'un ami journaliste, l'étudiant aurait cédé à la tentation du « plaisir facile » préféré aux « graves et vives études » de droit [186, p. 116]. Le jeune homme de province monté à Paris fait alors des débuts modestes dans la petite presse, *Le Courrier des théâtres* puis *La Lorgnette* où, en 1825 et 1826, sa signature « J.J. » accompagne pour la première fois de petits tableaux de mœurs parisiennes, tel « Mon chien » (21 décembre 1825). Le 24 mars 1826, Janin se tourne vers le journalisme politique et rejoint l'équipe du *Figaro*, qu'il quitte en août 1828 pour *La Quotidienne*, abandonnée à son tour en août 1829 pour *Le Messager des Chambres*. De cette valse-hésitation naît l'accusation d'opportunisme et de duplicité, ainsi que le surnom de « petit Janinus J.J. » dont l'affuble *Le Corsaire* (17 avril 1830). L'ambition de Jules Janin, mû surtout par des soucis économiques, est de trouver sa place dans la grande presse : c'est chose faite en novembre 1829 lorsqu'il entre au *Journal des débats*. D'abord chargé, pour des articles non signés, de la partie politique, il passe à la rubrique « Variétés » où réapparaissent ses doubles initiales. Rien ne prépare jusque-là Janin à se faire un nom dans la critique dramatique. La publication de *L'Âne mort* en 1829 le rend célèbre comme brillant parodiste du romantisme frénétique. Janin s'impose comme feuilletoniste au hasard d'un remplacement ponctuel, celui de Pierre Duviquet, lui-même successeur de Julien Louis Geoffroy à la tête du feuilleton théâtral des *Débats*. Un premier article de critique dramatique, le 28 juin 1830, passe inaperçu. En revanche, le 1<sup>er</sup> novembre se produit la véritable naissance du feuilletoniste. Un compte rendu du drame *Le Nègre* de l'obscur Ozanneaux au Théâtre-Français suffit, selon une légende entretenue par Janin lui-même, à révolutionner l'art du feuilleton dramatique. L'article étonnant d'esprit et d'audace a les honneurs de la parodie : celle qu'en donne Balzac dans *Illusions perdues*, lorsque Lucien rédige son compte rendu de *L'Alcade dans l'embarras*. Fort de ce coup d'éclat, Janin est désormais chargé de la critique théâtrale avec Étienne Béquet. Dès le 8 mars 1831, il s'impose seul au rez-de-chaussée du *Journal des débats*. Son règne s'étendra sur quatre décennies,

jusqu'au dernier article daté du 28 juillet 1873. Le feuilleton hebdomadaire de Janin embrasse rapidement l'ensemble des spectacles parisiens : après le départ de Castil-Blaze en 1832, il se charge des théâtres lyriques, laissant plus particulièrement à Étienne Delécluze le soin de rendre compte du Théâtre-Italien. Lorsque Hector Berlioz les rejoint en 1835 pour s'occuper des concerts puis des spectacles lyriques, Janin se consacre aussi, un temps, aux ballets. Parallèlement, l'écrivain diversifie ses travaux littéraires en publiant articles, contes et nouvelles dans *L'Artiste* (1831-1840, puis 1860-1864), la *Revue de Paris* (1829-1843), le *Journal des enfants* (1832-1848, puis 1855-1861), *Le Musée des familles* (1834-1843, puis 1862-1871), la *Revue des deux mondes* (1831-1832, 1840-1852) ou la *Gazette musicale* (1834-1840). Ces activités ne l'empêchent pas de demeurer fidèle au *Journal des débats*, même en 1848 lorsque ses appointements diminuent brutalement : il résiste aux offres du *Moniteur universel*. Sous le Second Empire, Jules Janin, qui ne se rallie pas au pouvoir, s'éloigne de Paris pour s'installer dans sa villa de Passy à partir de décembre 1857. Malgré les attaques de goutte et une infirmité grandissante, il poursuit sa tâche de feuilletoniste et collabore encore à *L'Illustration* (1858-1867), à la *Revue européenne* (1859-1861), à la *Revue libérale* (1867) ou à la *Revue moderne* (1868). En 1866, il devient rédacteur en chef de *La Presse illustrée*. Enfin, son élection à l'Académie française, le 7 avril 1870, au fauteuil de Sainte-Beuve, vaut consécration suprême pour l'écrivain, conteur et romancier, comme pour le critique et le feuilletoniste.

Janin a-t-il été le fossoyeur de la critique dramatique, celui qui remplaça le magistère de Geoffroy et Duviquet par l'aimable causerie d'un chroniqueur, toujours prêt à sacrifier sa conscience pour un mot d'esprit ? L'accusation de superficialité est récurrente. Lui-même a contribué à cette autoreprésentation du critique en oiseau siffleur ou en beau parleur papillonnant. Selon ses dires, une seule certitude porte cet « enfant de la rhétorique parisienne » [190, p. 286] : la conscience de la vanité du journal, « un art passager, le bruit d'une heure et la puissance d'un instant » [188, t. II, p. 2]. Il est, de fait, malaisé de dégager de la masse des feuilletons écrits au fil des semaines quelques principes esthétiques stables. Si Janin a lui-même entrepris cette recherche de la « part active et sérieuse » de son œuvre critique dans son recueil *Histoire de la littérature dramatique*, publié entre 1853 et 1858, force est de constater que le plan de ces six volumes échappe fatalement au lecteur. Certes, les goûts classiques du critique s'affirment chaque fois qu'il évoque Molière ou Marivaux. Mais on reste frappé par les palinodies du feuilletoniste confronté à la création théâtrale de son temps. Le 16 mars 1840, le *Vautrin* de Balzac n'est pour lui qu'« une œuvre de désolation, de barbarie et d'ineptie [...] ». Janin n'a pas accepté d'être caricaturé en Lousteau dans *Illusions*

*perdues*, roman qu'il vient d'éreinter dans un article de la *Revue de Paris* (« Un grand homme de province à Paris, par M. H. de Balzac », juin 1839). Huit ans plus tard, pour *La Marâtre*, le même Janin salue pourtant en Balzac « l'excellent romancier » qui sait « unir au suprême degré la grâce et la force, le naturel, l'art et le talent » (*Journal des débats*, 16 mai 1848). De même, en 1843, l'ancien partisan du drame romantique salue la victoire de *Lucrèce* de Ponsard et vante son « beau style », ses « honnêtes sentiments » et ses « honnêtes pensées » (*Journal des débats*, 24 avril 1843). Les circonstances semblent peser de tout leur poids sur le jugement du critique. Le soupçon d'insincérité pointe souvent, notamment face au soutien, à contre-courant, apporté à *Lucrèce Borgia* de Victor Hugo ou à *La Esmeralda* de Louise Bertin : le critique des *Débats* était sans doute tenu par les liens unissant la famille Bertin et Victor Hugo. Aussi l'influence esthétique exercée sur la vie théâtrale française durant ces quarante ans de feuilleton hebdomadaire est-elle difficile à cerner. On retiendra surtout ce que dut au pouvoir d'amplification de son feuilleton la carrière de quelques acteurs : Jean-Baptiste Gaspard Deburau, révélé à un public lettré dès le 22 septembre 1829 dans *Le Figaro*, avant l'ouvrage consacré par Janin au mime des Funambules en 1832 ; Rachel, à qui deux articles, les 10 et 24 septembre 1838, confèrent une gloire soudaine. Plus généralement, on note l'art avec lequel Janin sait caractériser le jeu des acteurs qu'il admire, notamment Frédéric Lemaître et Marie Dorval, même si cette dernière est violemment condamnée pour sa « vulgarité » et son « interprétation furibonde » de *Phèdre* [188, t. VI, p. 222-223].

L'art de Janin est à rechercher ailleurs que dans la fermeté d'un jugement esthétique sûr. La critique est d'abord conçue chez lui comme un geste de sociabilité. Aussi se dit-il convaincu que le lecteur du feuilleton dramatique s'intéresse moins à l'œuvre critiquée qu'au critique lui-même : « il faut d'abord songer à vous », conseille-t-il aux apprentis feuilletonistes [188, t. I, p. 353]. Son écriture privilégie les première et deuxième personnes, et insiste sur l'acte d'énonciation. Le critique se met en scène, jusqu'à consacrer à son union avec Adèle Huet un article intitulé « Le mariage du critique » (*Journal des débats*, 18 octobre 1841) ou à annoncer sa propre mort, consécutive à la disparition programmée du vaudeville (aliment principal du critique dramatique) dans un article signé « 6 J.J.J. » (18 novembre 1833). Le style de Jules Janin privilégie les marques d'oralité dans la ponctuation comme dans l'abus des tirets, des parenthèses ou des italiques. Il cultive le goût du mot rare ou truculent, privilégie le paradoxe, soigne, dans un penchant inattendu pour l'atticisme, les formules brèves. On conclurait trop vite à la superficialité d'un esprit doué mais creux. La pratique de cet art de circonstance qu'est le feuilleton dramatique est inséparable, chez Janin, admirateur de Diderot, d'une conscience aiguë du mouvement, d'une esthétique et d'une

éthique de la contradiction. Dans le portrait du journaliste publié dans *Les Français peints par eux-mêmes* [215, t. 2, p. 9-63], Janin corrige l'image négative de cette profession calomniée : conscient que « l'oubli » est la loi de ce siècle, le journaliste est « l'historien de son temps » voué à disparaître comme ses « feuilles volantes ». Il demeure toutefois confiant dans la reconnaissance des « annalistes à venir » : l'écriture mobile du journal, soumise à l'opinion du moment, ne désespère jamais tout à fait du sens.

Olivier Bara

Autres références : 437, 882, 189.